

## Expériences d'une dé-coïncidence en psychanalyse

Je m'appuierai, dans mon propos, sur l'expérience traversée ces derniers mois dans ma pratique comme psychologue et psychanalyste. Pratique double puisqu'elle s'exerce à la fois en libéral (essentiellement avec des adultes et des adolescents) et en institution dans un Foyer d'Accueil Médicalisé (FAM), accueillant des adultes handicapés ou porteurs de maladies dégénératives (personnes particulièrement fragiles sur le plan somatique et psychique). Si ces deux terrains de ma pratique psychanalytique sont porteurs déjà en eux-mêmes d'un écart fécond, la crise sanitaire est venue exacerber, de manière drastique, la différence des réalités à appréhender dans les cliniques du transfert. Je propose de penser ici, ce que serait la dé-coïncidence, non pas du côté du patient en souffrance, mais plutôt de celui de l'analyste confronté à l'impensable, obligé de dé-coïncider par rapport à ses propres représentations et à ses conceptions du monde.

### **Théâtre d'un basculement transformateur<sup>1</sup>**

*Premières semaines du confinement, première vague virale, premières consignes sanitaires reçues avec gravité et effroi dans le foyer. La mort est à notre porte et dans beaucoup d'esprit, il y a peu de chance d'y échapper. Nous manquons en effet de tout, et surtout de matériel (masques, gel hydroalcoolique) qui soulagerait un peu l'angoisse des professionnels (Notamment les auxiliaires et infirmiers-infirmières en contact direct avec les résidents en grande dépendance). Les équipes, un temps désorientées, sont pourtant mobilisées et « font corps » dans l'action et dans ce « hors temps » difficile à décrire, tandis que les ordres descendant « d'en haut » donnent la cadence. Les consignes sont à ce moment-là, extrêmement claires : « Il ne faut pas utiliser les (quelques) masques en réserve - ils seraient d'ailleurs dangereux dans leur mésusage – mais, il faut les conserver précieusement en prévision de la vague virale qui déferlera sous peu dans le foyer ». L'injonction paradoxale est à son comble, car venant de l'extérieur du foyer, nous sommes les seuls vecteurs du danger. Impuissantes, tiraillées et en plein désarroi, les équipes font alors preuve de bon sens et de créativité, en proposant d'en fabriquer en tissu ou d'utiliser un stock « périmé » offert par des bénévoles. Ces idées sont qualifiées « d'insensées » ou de « dangereuses », par les instances décisionnelles car cela ne répondrait pas aux normes en vigueur. Elles ne voudraient pas être tenues pour « responsables » d'une telle prise de risque. Au paroxysme de l'angoisse et de la tension, c'est un mouvement de colère porté par les délégués du personnel vers la direction qui va permettre aux équipes de se réapproprier le peu de matériel disponible pour organiser « au mieux » leur protection et celle des résidents. Ce basculement -sous forme d'une reddition de la direction lors d'une réunion- apporte un soulagement immédiat. L'angoisse, la détresse, les affects les plus violents et les plus primitifs sont alors exprimés et reconnus, permettant aux uns et aux autres de sortir de la culpabilité primaire et de l'indifférenciation. Quelques jours plus tard, tandis que la direction, accablée devant l'effondrement du stock, projette le pire des scénarios sur l'avenir, de manière inattendue, une petite quantité de matériel est livré par l'ARS.*

Bien sûr, il s'agit là du déroulement d'une situation exceptionnelle vécue dans un moment de crise, mais peut-on penser que cette scène « groupale » déplie de manière ostentatoire la scène d'une réalité interne/externe ordinairement aveuglée par trop de clarté ou d'évidences ? Qu'est-ce qui serait alors recouvert et pourtant déjà là, telles les étoiles présentes le jour, mais que l'on ne distingue que la nuit ou dans l'obscurité du savoir ? Serait-ce alors notre difficulté à renoncer au connu,

---

<sup>1</sup> Evoqué dans D. Siraudeau, « La covid et le surgissement imprévu de la Chèvre et de l'oiseau Lyre », dans *Le Coq-héron* 2021/1 (N° 244), Erès, pages 146 à 155

à ce qui a été déjà modélisé-objectivé qui nous empêcherait de considérer les forces « en présence », à la fois comme ressources internes (imagination créative des professionnels ancrée dans l'expérience sensible, le bon sens face à l'effroi du réel) et ressources externes (don ou livraison inattendue de masques), mais aussi, comme flux mouvants « entre » et « transformations silencieuses » à l'intérieur de cet espace-temps ? Quels fissures ou clivages internes (à l'institution) et externes (instances gouvernementales éloignées du terrain, conjoncture sociétale et mondiale plus globale etc.) préexistaient déjà et ne demandaient qu'à éclore ? Qu'est-ce qui s'était déjà « transféré » en moi – était entré en résonance avec ma propre fissure - de cet état de tension extrême de l'équipe, de telle manière que, sans savoir, sans certitude aucune, je me suis risquée à interpeler la direction, en amont sur les risques d'une explosion violente au sein du foyer, si l'on continuait à appliquer aveuglement des règles insensées<sup>2</sup> ? Contre quelle instance interne/externe, fantasmée comme « toute-puissante et persécutante », fut-il nécessaire de lutter et de se dégager, pour s'ouvrir au risque et à une conjoncture nouvelle encore impensée ? Quelle issue violente et anarchique aurait pu émerger, si le groupe avec la direction n'avait su, malgré tout, mobiliser une « fonction contenante<sup>3</sup> » pour traiter ces affects violents et les vécus psychotiques habituellement immobilisés dans la stabilité du cadre institutionnel ? Mais surtout combien de fois, par la suite, cet état d'urgence et de contrôle permanent nous a coupé de nos sens, de nos affects, nous empêchant d'observer le déroulement naturel des choses et leur transformation silencieuse, épuisant, de surcroît, les équipes dans des actions désorganisatrices et désobjectivantes ? Il me semble que le mot « risque » serait peut-être à considérer du côté de « l'amorce » d'une dé-coïncidence, permettant de dégager une nouvelle forme de vie. Une vie déjà là, toute proche, se situant « à la transition du visible et de l'invisible<sup>4</sup> », entre le monde interne et le monde externe, dans ce point de genèse, condensant le renoncement à l'idéal et l'ouverture à l'infini des possibles. Cette nouvelle conjoncture pour advenir, nécessite de supporter suffisamment longtemps le trouble de la pensée, le désarmement des moyens et l'angoisse de l'inconnu, afin de nous laisser surprendre ou saisir par les « signes » qui surgissent. Dans nos sociétés hyper-sécurisées, sédentarisée et connectées, nous avons développé de terribles défenses contre l'inconnu, nous empêchant de croire que l'écart peut « transformer le Temps vécu en Espace vivant<sup>5</sup> ».

### **Nous ne sommes pas en dehors du temps, ni de notre histoire**

*Depuis dix mois déjà, le foyer n'est plus qu'une arche isolée sur une mer démontée. Tout fonctionne sous un mode sanitaire et carcéral, avec ses règles qui tombent d'en haut, n'arrêtent pas de changer et de se durcir. Epuisement des équipes. Nouvelles préconisations, nouvelles tensions, nouvelles organisations. Vie nue, mécanique, violente, désespérante. Tentatives, malgré tout, de mettre des mots, du recul, un peu d'humanité... Découverte d'un cluster transformant brutalement le foyer en « hôpital blanc ». Terreur. Résidents, collègues malades. Couloirs blancs désertés. Zones mortes aseptisées. Chariots avec sacs plastifiés. Soignants en tenue de scaphandrier. Actions, puis effondrement des corps dans les canapés. Actions de nouveau... Effondrement... Détresse des résidents isolés, seuls dans leur chambre et dans l'attente, sans temporalité. Impuissance et épuisement, de mon côté. Être*

---

<sup>2</sup> Dans l'aveuglement de l'angoisse et du « hors temps » propres à ces vécus schizo-paranoïdes, elles n'étaient pas encore qualifiées comme telles par l'équipe de direction.

<sup>3</sup> Ou fonction alpha (Bion) : capacité (provenant au départ de la mère) à penser les réalités sensorielles brutes.

<sup>4</sup> F. Jullien au sujet de l'amorce

<sup>5</sup> F. Cheng, *L'un vers l'autre, En voyage avec Victor Segalen*, Paris, Albin Michel, 2008, p 30

*là, seulement. Présente. Violence des territoires anciens et inhabités. Inhabitable ? Mes limites, s'arrêter... en supporter la culpabilité. Être de nouveau là, comme je peux.*

*Bourrasques, grêlons, rafales en tourbillons... mon bureau-abri est une zone « libre » et autorisée. Presque une extra-territorialité. Le seul espace-temps qui n'ait pas bougé (Maintenir le cadre des rendez-vous me semble vital quand cela est possible, quitte, parfois, à le réaménager).*

*Océane est une jeune femme qui a une paralysie cérébrale due à une souffrance néonatale. A cinq ans, elle a perdu sa mère d'une chute dans les escaliers. Elle ne peut rien en dire. Le long et tumultueux travail d'alphabétisation<sup>6</sup> que nous avons engagé depuis plus de sept ans, permet progressivement de déplacer l'agglutinement de nos corps, ses sensations corporelles menaçantes ou ses excitations protectrices dans le champ analytique<sup>7</sup>, vers les mots. Un traitement médicamenteux (débuté il y a quatre ans) atténue les angoisses majeures qu'elle ressentirait sinon : crainte de s'effondrer, de mourir, de perdre des parties de son corps. Tout cela reste fragile car elle refuse périodiquement son traitement.*

*Réouverture des portes. Déconfinement. Je suis épuisée, secouée par les violences, parfois désespérée. A qui dire ? Comment dire et dénoncer ? Dehors, tout le monde se terre et se tait. L'infans<sup>8</sup> crie en moi la violence et la désespérance. Je dois prendre soin de lui...de nouveau me reposer.*

*Réouverture des portes. Océane, elle, est agitée. Elle m'annonce qu'elle a laissé tomber son traitement, qu'elle tombe lors de ses transferts (vers son fauteuil), qu'elle perd ses sensations... Vague immense d'épuisement, dépôts de sédiments : je ressens, tout le poids de mon corps, tout le poids de son corps, tout le poids de cet accompagnement, à l'intérieur de moi. Je sens que je n'ai plus la force de les porter dans ma frêle embarcation... Mais quelque chose s'insurge en moi à l'idée que nous puissions chavirer ainsi ensemble. Je lui dis : « Je suis fatiguée par ces histoires de traitement. L'équipe est fatiguée. Il y a cette tempête à l'extérieur, cette crise sanitaire qui nous épuise tous. Je n'aurai pas la force de revenir en arrière pour vous porter. Nous ne pourrons pas vous aider encore. (Elle avait décompensé, pour la même raison, après le premier confinement. Nous avons dû mettre en place, malgré la fatigue, un maillage contenant pendant plusieurs semaines, avec deux séances par semaine de mon côté). Une part de vous peut nous aider à porter ce petit nourrisson qui crie à l'intérieur de vous. Je ne peux pas le faire à votre place ». Océane a le souffle coupé. Océane est au bord de l'explosion. Dans l'urgence de ce qui surgit et la déborde, je l'invite à parler, à dire. « Je... je veux... retrouver mes excitations. J'aime...quand...quand je suis excitée ! » Et moi de lui répondre avec force : « Avez-vous pensé à*

---

<sup>6</sup> « Processus transformatif de la sensorialité brute en images et en pensées subjectivées, grâce à la transformation narrative » dans A. Ferro, « Les viscères de l'âme », Paris, Ithaque, 2019

<sup>7</sup> « Le champ analytique est l'espace-temps où les deux appareils psychiques, celui de l'analyste et celui du patient, créent par leur rencontre émotionnelle profonde, des fantasmatisations, des transferts, des turbulences émotionnelles, des identifications projectives croisées. » A. Ferro & R. Basile, *Le champ analytique, un concept clinique*, Paris, Ithaque, 2015

<sup>8</sup> Terme utilisé par Ferenczi, se définissant comme « Celui (ou ce) qui ne parle pas encore ». En réalité, agissant tout au long de la vie. On peut aussi l'entendre comme « pensées non-nées », à l'état de préconceptions.

*ces excitations que je porte dans mon propre corps, depuis toutes ces années ? Avez-vous pensé à ce que cela me faisait ? Je suis limitée et fatiguée ! La femme que vous êtes peut choisir d'accepter ou de refuser ce traitement et d'en assumer les conséquences (le risque d'une hospitalisation) ». Océane, alors, se déchaîne, pleure, crie sa colère : « Personne ne me comprend ! ». Fin de la séance. Je lui dis que nous nous reverrons la semaine suivante. (A ce moment-là, il m'a semblé essentiel, malgré mon intention de m'arrêter, que nous survivions toutes deux aux chutes, aux rugissements de la mère, aux tempêtes émotionnelles de l'infans. Dans l'espérance d'un enfantement ?)*

*La semaine suivante, elle est là, à l'heure habituelle. Elle a accepté de reprendre son traitement. Elle ose me dire sa déception. Elle m'en a voulu. Cela lui a fait terriblement mal. C'est la première fois qu'elle m'a entendue parler, comme ça, avec colère. Je lui dis : « C'était douloureux, mais nous avons survécu, vous et moi. On peut parfois vivre et traverser de violentes émotions, sans mourir ». Elle se voit vieillir. Elle me dit : « Je vais bientôt avoir 28 ans ». Je lui annonce mon absence, la semaine suivante, pour me reposer. Elle exprime son immense tristesse, à cette idée. A partir de cette séance, quelque chose de nouveau s'ouvre. Océane s'est apaisée. Elle tient plus facilement compte de sa réalité psychique et de la réalité extérieure. Les semaines et les mois qui suivent s'ouvriront sur de nouvelles élaborations.*

Vivre le temps présent comme un espace potentiel, quel que soit ce que l'on vit et, surtout, à partir de ce que l'on vit, serait-ce s'appuyer sur sa faiblesse et ses limites comme ressources, en renonçant à toute posture idéalisée et surplombante ? Tout serait déjà là, à condition de considérer au plus près ce qui est « en présence » en soi, dans la relation transférentielle, mais aussi plus largement dans l'environnement. Notre référence au huis-clos, très protégé, de la cure-type peut parfois nous empêcher de penser ce que serait l'écoute psychanalytique dans un monde mouvant et parfois hostile. C'est-à-dire en tenant compte des modifications de la réalité externe ébranlant le cadre. Les « cliniques de l'extrême<sup>9</sup> » sont certainement une occasion de renouveler notre pensée et notre « devenir psychanalyste ».

De quelle manière ai-je pu continuer à accompagner cette patiente en souffrance dans une configuration où, non seulement l'environnement était défavorable, mais, où j'étais également mise à mal dans ma capacité d'écoute ? A vrai dire, sur le moment, il m'aurait été difficile de le dire, tant je me sentais épuisée et conduite à faire face comme je pouvais à partir de la réalité, la mienne et celle du foyer. Cette séquence était certainement déjà préparée par le long travail de coïncidence <-><sup>10</sup> dé-coïncidence que nous avons engagé ensemble. Mais, formulé autrement, « ce Temps vécu » arrivait, sans doute, à un moment favorable de mes propres limites, de celles de l'équipe et des capacités de la patiente, plus à même d'affronter la réalité. Ces moments de crise qui rompent les équilibres, effractent les frontières entre les espaces, les rendant plus poreux, ne nous laissent parfois pas le choix, mais il est étonnant de constater les forces pulsionnelles et les capacités créatrices qui surgissent

---

<sup>9</sup> S. Korff-Sausse, « Contre-transfert, cliniques de l'extrême et esthétique », Revue française de psychanalyse, vol.70, no. 2, 2006, pp. 507-520

<sup>10</sup> J'utilise le signe <-> à la manière de Bion pour parler d'une oscillation entre deux polarités

dans ces moments-là. Lorsque le cadre devient menaçant ou défaillant, le véritable espace serait alors, celui circonscrit dans « l'ici et le maintenant » de la séance, par la parole de l'analyste capable de traduire « au plus près » une réalité difficile, mais potentiellement transformable dans la relation transférentielle (ou le champ analytique) ? Qu'est-ce qui serait alors, à considérer dans cette « contraction du temps<sup>11</sup> », comme liens entre nous, entre différentes occurrences (externes et internes), différents temps historiques et différents déplacements/transformations des charges ? Serait-ce uniquement lorsque l'on est poussé dans ses retranchements, dépossédé de soi, de ses défenses habituelles que ce souffle peut surgir comme une protestation vitale, une appréhension nouvelle de l'espace et du temps ? Il me semble que c'est à partir du réel « s'incarnant » dans une réalité sensorielle (fatigue, cris, chute du corps, excitation) et émotionnelle (détresse, impuissance, colère, rage) commune et partagée avec la patiente (coïncidente) qu'une parole (dé-coïncidente), trouvant par là-même toute son efficacité, a pu surgir. Parole vitale et séparatrice, opérante, laissant une place individuante à la patiente elle-même, lui ouvrant une fenêtre sur sa propre parole et la réalité extérieure perturbée qu'elle devait appréhender. La séparation entre les deux séances, l'attente patiente des retrouvailles en supportant les affects violents déversés-reçus en séance semblent avoir permis de continuer à développer et à déplacer silencieusement une fonction « contenante » (portante), aussi bien chez la patiente, que chez moi qui avais finalement différé mon temps de repos. Dans la répétition potentiellement traumatique de cette séparation inattendue, elle n'avait pas sombré dans la mort, ni dans la chute des corps-mélangés avec sa mère-psychologue. Elle ne l'avait pas non plus détruite, puisque j'étais réapparue. Elle et moi étions bien vivantes. Je me souviens aussi que ma culpabilité à quitter « le front » s'en trouvait d'autant plus allégée, car il m'avait semblé que la femme de presque 28 ans prenait le relais pour s'occuper « du nourrisson en elle ». Elle autorisait – non sans une grande tristesse- celle plus âgée à se retirer, à prendre soin d'elle, à vivre sa vie de femme, etc., tout en réalisant quelque chose qui prenait sens.

Prendre le risque d'entrer dans la pénombre, dans « l'évasivité », dans l'indistinction entre soi et soi-même, entre soi et l'autre, entre soi et l'environnement qui nous entoure, les événements qui surgissent, c'est ouvrir une perception infiniment plus large du monde, convoquant, sensations, affects, images, mythes.<sup>12</sup> Peut-être que seul ce « hors-soi », dans sa dimension d'infini, encore impersonnelle nous permet de réellement appréhender à la fois l'événement, l'autre et la part la plus intime de nous-mêmes capable d'initier un processus transformateur ? Quand cet état de présence à ce qui « se transfère » en nous est rendu possible, s'ouvre alors une autre dimension du temps dans laquelle tout le passé s'actualise dans le présent, tout en suscitant un élan vers l'à-venir. Il m'évoque, d'une autre

---

<sup>11</sup> G. Agamben, *Le temps qui reste. Un commentaire de l'Épître aux Romains*, trad. J. Revel, Paris, Rivages-Poche, 2000 p112

<sup>12</sup> « Cet espace originel conçu comme le grand vide, n'est pas lointain ou extérieur, mais il réside au cœur même de l'espace terrestre, le transformant en un espace où réalité et rêve, événements et mythes interfèrent ». F. Cheng, *Op. cit.* p 31

façon le « temps Messianique » repris par Agamben, comme un « temps opératif qui pousse à l'intérieur du temps chronologique, qui le travaille et le transforme de l'intérieur.<sup>13</sup> »

### **Groupalité, inconnu et transformation narrative**

Psychologues, psychiatres, psychosociologue clinicienne, psychanalystes (mais aussi, peintres, poètes, écrivains), notre groupe de travail s'est construit à partir d'un besoin vital de sortir de l'isolement et de la sidération première devant « l'homme sans visage », dématérialisé, comme hors du temps qui avait surgi en mars 2020. Comment, en effet, pouvions-nous continuer à accompagner nos patients, supporter l'angoisse de l'inconnu, les désorganisations institutionnelles, la désobjectivation, la violence, l'épuisement, l'impensable de la mort ou de l'isolement dans nos lieux de travail ?

Nous ne nous connaissions pas tous. Nous avons bouleversé les frontières de nos groupes d'appartenance, de nos sensibilités psychanalytiques, constituant en cela, un premier écart. Mais, dans ces circonstances, ce sont la reconnaissance de notre vulnérabilité et d'une dépendance assumée à l'autre qui nous ont sans doute permis d'ouvrir un nouveau chemin de pensée. Une pensée qui ne passe pas tant par la conquête et la revendication d'un savoir, mais par le trouble, la défaite apparente et surtout l'actuel comme expérience « en devenir », à panser-rêver-inventer. Ainsi, avons-nous renoncé à nous donner tout objectif de thèmes, de lectures d'auteurs, de formats préconçus pour considérer ce qui se passait dans « l'ici et le maintenant » de nos rencontres. L'inconnu, comme place vide ou ligne de fuite insaisissable, s'est invité à notre table, non comme catastrophe, mais comme occasion de se décaler par rapport à ce que l'on connaissait ou ce qui était communément admis. Par exemple, que pouvait signifier « la responsabilité pour et [avec] autrui » dans le cadre du maintien de nos rencontres en présentiel ? Il ne s'agissait pas d'abolir la loi, mais de la désœuvrer et en redevenir l'auteur, avec l'autre, afin d'en extraire sa potentialité agissante. Qu'est-ce que les protocoles, mais aussi les concepts, les dogmes, les théories, les idéologies pourraient masquer d'impensé, empêchant de nous risquer dans l'inconnu et la singularité de la rencontre et de son compromis ? Dé-coïncider, serait-ce casser la "boîte noire impersonnelle" d'un protocole pour faire émerger, dans la fissure, le réel avec « le meurtre comme acte avant toute loi<sup>14</sup> », mais aussi le jaillissement des possibles et ce qui ne cesse de faire origine ?

Peut-être que la possibilité de nous familiariser et de « jouer » ainsi avec l'inconnu (interne et externe), dans le cadre sécurisé et rythmé de nos rencontres, nous a permis de l'appréhender avec moins d'angoisse dans nos lieux de travail ? Cette façon de traiter l'expérience actuelle en nous laissant librement rêver et associer, a eu non seulement un effet traumatolytique, mais nous a aussi ouverts à des ressources insoupçonnées, reprenant ainsi la fonction métabolisante et créatrice du rêve

---

<sup>13</sup> G. Agamben, *Op. cit.*, p113

<sup>14</sup> « La réalité du meurtre comme acte avant toute loi, [nous] oblige à ne pas se soustraire de le penser comme vérité, encore présente, encore à transformer ? » dans N. Zaltzman, *La résistance de l'humain*, Paris, PUF, 2015, p.10.

qui produit de l'inédit. Quel sens, y aurait-il eu à parler « extérieurement » et de manière assurée de ce qui se vivait avec nos patients, alors que nous étions nous-mêmes éprouvés et pris dans l'événement ? Dans ce monde instable et bouleversé, qui ne permet plus de théoriser ou de se projeter, la priorité n'est-elle pas de rendre notre expérience partageable ? C'est-à-dire, de suffisamment la transformer par la narration pour qu'elle devienne entendable pour soi, pour l'autre ? La priorité n'est-elle pas aussi de tisser du lien et de la pensée avec l'autre pour sortir de l'isolement ? Comment retrouver, entre nous, ce que Walter Benjamin nomme, dans son très beau texte, *Le narrateur*<sup>15</sup> : « cette ancienne coordination de l'âme, de l'œil et de la main » propre à l'artisan qui raconte et partage son expérience humaine à la manière du conte ? La présentation clinique, ci-dessus, utilise volontairement le langage poétique et métaphorique du narrateur qui traduit une « *expérience émotionnelle* »<sup>16</sup>. Ce langage ne nécessite pas d'explications, mais demande surtout – comme le rêve - à être écouté pour se laisser soi-même transformé.

Est-ce que tout cela est bien sérieux et même scientifique, pensez-vous ? On ne sait pas... Mais, n'avons-nous pas – y compris dans nos sociétés savantes qui tendent à rigidifier et assécher « le penser » - à renouer, en urgence, avec la chair des mots, la poésie du langage, équivoque, insaturée, ancrée dans le hors-sens du sexuel qui sans arrêt nous déborde ? Ne sommes-nous pas saturés par ces langages autour de nous qui ne parlent plus ?

Bion disait : « j'ai l'impression que, avec le temps, la plupart des gens amasse tellement de connaissances qui ne peuvent plus atteindre la sagesse. (...). Vous ne pouvez distinguer la sagesse car vous détenez le savoir. (...) Plus pénible encore (parce qu'on apparence un peu plus sensé) c'est le défilé des théories psychanalytiques. Le tapage est alors si assourdissant que l'on peut difficilement s'entendre penser. »<sup>17</sup>

Serait-ce à dire que nous avons suffisamment « capitalisé » sur les théories, l'objectivation scientifique et que le temps est peut-être arrivé, non plus de théoriser sur « l'inconscient » mais de prendre le risque de nous y confronter, de nous laisser parler et surprendre par lui, par le monde qui nous entoure ? Un monde, trop complexe et instable pour être modélisé, mais qui attend d'être humanisé dans une parole qui se dirait, alors subjectivement, singulièrement.

Il s'agirait alors dans l'éphémérité de cet espace imageant, d'accepter d'être saisi plutôt que de saisir et de figer ou faire valoir un savoir. Cette façon de faire défriche un espace de liberté et d'audace qui s'appuie sur notre vulnérabilité – notre propre fissure - et notre parole singulière. Elle ouvre sur un à-venir beaucoup moins conquérant et ostentatoire, mais qui a sa propre fécondité, ses propres ramifications qui traversent l'espace et le temps.

Diane Siraudeau, le 20/03/22

---

<sup>15</sup> W. Benjamin, « *Le narrateur* » dans *Œuvres III*, Folio-Essai, Paris, 2000,

<sup>16</sup> Défini par Bion comme une expérience mettant en jeu, à partir du principe de plaisir/déplaisir, le conflit de l'amour (A) et de la haine (H), « travaillé » par la pulsion à connaître (C)

<sup>17</sup> W. Bion, « Séminaire IV » dans *Bion à la Tavistock, 1976-1979*, Paris, Ithaque, 2010, p 80